

Sous la direction de
Jean Garapon et Christian Zonza

L'IDÉE DE JUSTICE ET LE DISCOURS JUDICIAIRE
DANS LES MÉMOIRES D'ANCIEN RÉGIME
(XVI^e-XIX^e siècles)



Collection « Connaître les mémoires d'Ancien Régime »
Université de Nantes

édit
ions
céci
lede
faut

AUX ÉDITIONS CÉCILE DEFAULT
DANS LA COLLECTION « HORIZONS COMPARATISTES »

Poétiques du roman d'aventures
Ouvrage collectif dirigé par Alain-Michel Boyer et Daniel Couégnas

Écritures de l'égarement
Ouvrage collectif dirigé par Marie Blain et Pierre Masson

Théorie des marges littéraires
Ouvrage collectif dirigé par Philippe Forest et Michelle Szkilnik

L'expression de l'inoubliable dans les mémoires d'Ancien Régime
Ouvrage collectif dirigé par Jean Garapon

La Littérature et ses monstres
Ouvrage collectif dirigé par Servane Daniel, Maëlle Levacheret Hélène Prigent

Mémoires d'état et culture politique en France
Ouvrage collectif dirigé par Jean Garapon

La Ballade (XVIII^e -XX^e siècle)
Ouvrage collectif dirigé par Judith Labarthe et Claudine Le blanc

CENTRE DE RECHERCHES
« TEXTES – LANGAGES – IMAGINAIRES »

La littérature et ses marges

L'IDÉE DE JUSTICE ET LE DISCOURS JUDICIAIRE
DANS LES MÉMOIRES D'ANCIEN RÉGIME
(XVIII^e-XIX^e siècles)

Sous la direction de
Jean Garapon et Christian Zonza

« CONNAÎTRE LES MÉMOIRES D'ANCIEN RÉGIME »

Université de Nantes

ÉDITIONS CÉCILE DEFAUT

entraîne la mort civile du condamné, qui, même libéré, est interdit à jamais de prêter serment, de témoigner ou d'agir en justice²⁹. Voilà pourquoi la revendication de l'innocence d'Élie Neau se met en scène dans un procès symbolique³⁰. Les trois micro-récits judiciaires constituent le procès d'un procès inique qui, ayant vidé le statut juridique de l'inculpé, l'empêche de se défendre; ils représentent (au sens fort) un retournement de l'infamie contre les accusateurs et contre leur parodie de la justice. D'ailleurs, en acceptant de faire publier une histoire, qu'il a commencé à raconter dans une lettre très personnelle adressée à son pasteur, Neau construit un espace textuel où les lecteurs sont appelés à se constituer en tribunal pour prononcer sentence contre la France et son système judiciaire persécuteur. Quant à la version en anglais, la première à être publiée mais la dernière à avoir été écrite, c'est un espace public, critique et international, qui se construit dans ces pages³¹. Dans cet espace hautement symbolique, la condamnation des crimes français et de ceux qui en sont responsables est confirmée devant le regard scrutateur du public anglophone. En dernière instance, pourtant, le galérien adresse son plaidoyer à Guillaume III, celui qui, dans l'imaginaire de ses coreligionnaires francophones, correspond au prototype du prince idéal³². Car c'est de ce véritable père de son peuple, garant de la paix internationale, que l'on attend la libération non seulement des forçats pour la foi mais aussi de l'Europe entière de la politique impériale de Louis XIV. Car, contrairement à ce que dit Frédéric Briot, ce n'est pas la Mère³³, mais plutôt le Père et sa loi qui sont derrière l'Histoire.

29. Vigié, p. 17, 18.

30. Je m'appuie ici sur Mathieu-Castellani, p. 32.

31. Voir J. Habermas, *The structural transformation of the public sphere* (Cambridge, 1996), p. 57; N. Paige, *Being interior. Autobiography and the contradictions of modernity in seventeenth-century France* (Philadelphia, 2001), p. 123-126.

32. Voir Whelan, « Le revers de la médaille », p. 147-148.

33. Briot, p. 131.

JUSTICE DIVINE OU DROIT DES GENS?
L'IDÉE DE JUSTICE DANS LES ÉCRITS AUTOBIOGRAPHIQUES
DE FRANÇOIS II RÁKÓCZI

Ferenc Toth

Le prince François II Rákóczi est un des héros nationaux de l'histoire hongroise. Symbole des combats que les Hongrois menèrent pour l'indépendance de leur pays contre la Maison des Habsbourg à l'époque moderne, il a joué un rôle de premier plan durant les opérations militaires contre l'Autriche pendant la guerre de Succession d'Espagne en Europe centrale. Illustre descendant des princes transylvains – titre prestigieux des souverains semi autonomes de la partie orientale de la Hongrie historique – c'était un des magnats les plus puissants du royaume. Fils de François I^{er} Rákóczi et d'Ilona Zrínyi, issue d'une famille aristocratique hungaro-croate distinguée pendant les guerres hongroises contre les Turcs, il naquit le 27 mars 1676¹. À cette époque, la Hongrie était encore divisée en trois parties : la partie centrale occupée par les Turcs, la Transylvanie ravagée par les Turcs et Tatars et la bande occidentale et septentrionale du royaume de Hongrie, subordonnée à l'autorité des Empereurs portant le titre prestigieux de roi de Hongrie depuis plus d'un siècle. La jeunesse du prince correspondit aux guerres de reconquête de la Hongrie sur les Turcs et à celles qui opposaient les Hongrois mécontents (ou Malcontents) à la politique de plus en plus autoritaire de la Maison des Habsbourg. Ces derniers, avec le beau-père du prince, Imre Thököly, avaient bénéficié de l'appui plus ou moins ouvert de Louis XIV vivement intéressé par l'affaiblissement de l'Empire sur les confins hongrois. Après l'échec du mouvement d'Imre Thököly, le chef et ses partisans se retirèrent sur le territoire de l'Empire

1 Voir sur la vie du prince François II Rákóczi : Köpeczi Béla – R. Várkonyi Ágnes : *II. Rákóczi Ferenc*, Budapest, 1976.

ottoman. Ilona Zrínyi se réfugia alors dans la forteresse de Munkács qui résista pendant deux ans au siège des Impériaux. Après la reddition de cette place, en 1688, le jeune garçon fut placé sous la tutelle du cardinal Léopold Kollonich, un des acteurs de la politique absolutiste des Habsbourg en Hongrie. Le cardinal envoya le jeune prince dans une petite ville située dans le sud de la Bohême, à Neuhaus, et le confia aux jésuites qui y avaient un collège célèbre. Il poursuit alors des études dirigées par les jésuites qui lui inculquent, outre l'esprit de la fidélité envers l'Empereur, une culture universelle dont il fera un témoignage éclatant dans ses œuvres littéraires².

Après un voyage d'études en Italie, il épousa la fille du duc de Hesse-Rheinfels, Charlotte-Amélie, sans l'autorisation impériale, ce qui déplut profondément à Léopold I^{er}. Humilié par la disgrâce, il rentra alors en Hongrie où il rencontra ses compatriotes mécontents des conséquences de la guerre de reconquête menée par les Impériaux. La guerre pour la libération de la Hongrie coûta très cher et nécessita de nouveaux impôts qui rendaient le pouvoir impérial encore plus détestable aussi bien parmi les gens du peuple qui devaient payer ces impôts, que dans les milieux nobiliaires, où les gentilshommes hongrois devaient se résigner également aux charges de la guerre. La résistance commença par la révolte de Hegyalja au mois de juin 1697. Les chefs du soulèvement furent surtout des anciens combattants kouroutz³ de la guerre de Thököly; les participants venaient particulièrement des couches inférieures de la société hongroise. L'aristocratie hongroise et les troupes autrichiennes réprimèrent la révolte en quelques jours. Un an après, une nouvelle augmentation d'impôts, dont le tiers aurait dû être payé par les privilégiés hongrois, provoqua cette fois-ci le mécontentement de l'aristocratie également. À la tête de cette opposition se trouva l'élite traditionnelle de la Haute-Hongrie orientale. Parmi eux on trouve aussi bien des magnats catholiques – comme François II Rákóczi, descendant des princes de Transylvanie, et Nicola Bercsényi – que la quasi-totalité de la moyenne noblesse protestante. La conspiration voulait avant tout bénéficier de l'appui de Louis XIV. Dans ses *Mémoires*, le prince Rákóczi évoqua aussi les traités d'alliance franco-hongrois du XVII^e siècle :

2. Voir sur la jeunesse de François II Rákóczi : Köpeczi Béla : *Döntés előtt, Az ifjú Rákóczi eszmei útja* (*Devant la décision, le chemin spirituel du jeune Rákóczi*), Budapest, 1982.

3. Appellation des rebelles hongrois. Le mot *kouroutz* vient probablement du latin *crux* (croix) et renvoie aux croisés de la jacquerie hongroise menée par György Dózsa en 1514.

« Il ne me restoit d'autres espérances qu'en la protection et aux secours du Roi de France, en vertu des Traités conclus autrefois avec mon Bisaïeul George I qui, s'étendant aussi sur ses Successeurs, garantissoient le maintien de ma Maison dans la Principauté de Transilvanie, en cas d'élection⁴. »

Rákóczi envoya quelques lettres personnelles au roi français. Louis XIV et ses ministres voulaient plus d'informations sur la conspiration avant d'entreprendre une coopération quelconque avec les Hongrois. Malheureusement, les lettres de Rákóczi furent divulguées devant l'empereur par le capitaine Longueval qui était chargé de les transmettre aux autorités françaises. En 1701, Rákóczi fut arrêté et emprisonné dans le château de Wiener Neustadt. Bercsényi réussit à fuir en Pologne avec quelques autres chefs du complot. Là-bas, il continua son activité diplomatique auprès du marquis du Héron, envoyé de Louis XIV. Rákóczi s'évada de prison et alla rejoindre Bercsényi en Pologne pour préparer la guerre d'indépendance de la Hongrie⁵.

Au mois de mai 1703, la guerre commençait en Hongrie, relativement facilement pour les *kouroutz* qui profitèrent de l'absence des troupes impériales. Les succès parallèles des armées franco-bavaroises et hongroises permettaient d'envisager le projet de réunir ces forces quelque part en Autriche tout en portant un coup sévère sur la capitale impériale⁶. Mais, l'année suivante, la guerre tourna au profit de la coalition anti-Bourbon. La campagne malheureuse de Max-Emmanuel au Tirol, les défaites des révoltés en Hongrie et surtout la deuxième bataille de Höchstädt (le 13 août 1704) firent avorter ce grand projet stratégique. À partir de ce moment-là, la réalité d'une intervention militaire en territoire hongrois devint pratiquement impossible. Rákóczi insista encore sur une autre possibilité de la pénétration des troupes auxiliaires françaises en Hongrie, notamment par voie maritime en Dalmatie. Compte tenu des difficultés militaires, politiques et économiques auxquelles la France se heurtait dans cette phase de la guerre, le projet de débarquement fut voué à l'échec.

4. *Les mémoires de François II Rákóczi*, Budapest, 1978. p. 17.

5. Le bruit de l'évasion de Rákóczi fut vite répandu en Europe. Le mémorialiste Saint-Simon relata cette histoire romanesque à plusieurs reprises. Voir : Saint-Simon, duc de : *Mémoires Tome IV*, Paris (Pléiade), 1952. p. 110.

6. Köpeczi Béla : *La France et la Hongrie au début du XVIII^e siècle*, Budapest, 1971. p. 50-60.

D'autre part, il n'y avait aucune alliance diplomatique qui obligeait Louis XIV à donner quelque protection aux Hongrois révoltés. Le problème fut encore plus subtil du point de vue du droit international de l'époque, parce que la Hongrie avait déjà un roi légitime : l'empereur Léopold I^{er}. Pour la mise en cause de la légitimité de Léopold, l'ancienne législation de Hongrie offrait un moyen : il fallait recourir à la fameuse réserve de la « Bulle d'or » sur le droit d'opposition⁷. Cependant, ce droit d'opposition n'existait pas de fait, et le Roi-Soleil redoutait l'apparition d'un précédent si dangereux pour les dynasties européennes. Le problème semblait être résolu après la mort de l'empereur le 5 mai 1705. Il fallut donc convoquer les États Généraux hongrois, la fameuse Diète, ou du moins une assemblée de nobles pour proclamer l'interrègne, la négation de la succession autrichienne. Le successeur de Léopold II, Joseph I^{er}, dans un premier temps chercha un accord avec les *kouroutz*. De son côté, la diplomatie française s'était activée aussi : Louis XIV augmenta le montant de l'aide financière de vingt mille livres dès le 18 mai, et reconnut Rákóczi comme prince légitime de Transylvanie.

Le renouveau de l'activité diplomatique française, donna au bon moment un nouvel élan aux Mécontents pour continuer le combat. Néanmoins, lors de l'assemblée de Szécsény (septembre-octobre 1705), les intérêts divergents, qui émergeaient déjà, empêchèrent la proclamation de l'interrègne tant attendu. Rákóczi, étant le successeur des princes de Transylvanie, espérait au moins le trône de cette principauté. Toutefois, le général Herbeville, le chef du contingent autrichien en Hongrie, remporta une victoire stratégique à Zsibó en Transylvanie le 11 novembre 1705. Ainsi le couronnement de Rákóczi à Gyulafehérvár (Alba Julia, ville épiscopale de Transylvanie) fut différé. Rákóczi envoya son agent, László Vetési Kökényesdi qui se nomma « baron de Vetes » à l'étranger, à la cour de l'Électeur de Bavière à Bruxelles avec le projet d'une alliance franco-hongroise. Néanmoins, cet agent transmet le document directement à Versailles. La cour française ne considérait pas Vetési Kökényesdi comme représentant de la Hongrie parce que les Hongrois n'avaient pas encore détrôné le roi Joseph I^{er}, et refusa ainsi ce projet.

7. Diplôme donné en 1222 par André II, roi de Hongrie, aux gentilshommes hongrois pour légaliser et confirmer leur situation envers le roi, ainsi que leurs devoirs et droits.

Les échecs militaires et diplomatiques allèrent de pair avec une crise économique très sévère : une inflation galopante de la monnaie de cuivre de Rákóczi, la baisse de la production, les difficultés du commerce et du ravitaillement de l'armée *kouroutz*. Parmi les rebelles beaucoup pensèrent aussi à un compromis raisonnable avec l'empereur. En effet, les pourparlers à Nagyszombat (Trnava, aujourd'hui en Slovaquie) se poursuivirent. Cependant, la position de Vienne s'était nettement durcie : dans sa réponse à la proposition de Rákóczi, désormais même la souveraineté de la principauté de Transylvanie, la condition *sine qua non* du prince, fut mise en question. Les victoires de l'armée impériale en Espagne et en Bavière aggravèrent encore la situation déplorable des Hongrois. Ainsi, les négociations de Nagyszombat échouèrent, de même que les tentatives de la femme et de la sœur de Rákóczi, qui jouèrent aussi un rôle d'intermédiaire entre le prince et l'empereur. Pourtant les manœuvres de 1706 en Hongrie montraient bien que l'armée de Rákóczi était capable d'effectuer des exploits considérables : la prise d'Esztergom (ancienne capitale hongroise, située dans la courbe du Danube) et la libération de Kassa assiégée (Kosice, ville importante de la Haute-Hongrie, aujourd'hui en Slovaquie) en étaient les exemples évidents. Mais, en dépit des efforts du prince, les chefs égoïstes de son armée, comme les comtes Károlyi et Forgách, empêchèrent de profiter pleinement de ces rares avantages militaires.

Étant bien informé par ses agents sur l'état difficile dans lequel la France se trouvait vers la fin de la guerre de Succession d'Espagne, Rákóczi entretenait des relations diplomatiques de plus en plus fréquentes avec les autres puissances européennes. Il envoya ses agents non seulement à Versailles, mais à La Haye, à Londres, à Moscou et à Bender, où se trouvait Charles XII après la défaite de Poltava (le 8 juillet 1709). Au centre de la politique extérieure de l'État *kouroutz* se trouvait le projet d'un compromis austro-hongrois avec la médiation et la garantie des puissances européennes, la France, la Russie, l'Angleterre et la Hollande, intégrées dans la paix générale européenne⁸.

Pour cet objectif, la diplomatie de Rákóczi s'engagea dans le processus de la paix, notamment dans la réconciliation de la Russie avec la Suède. Ces démarches ne figuraient pas parmi les projets de la France et suscitè-

8. R. Várkonyi Ágnes : « Ad pacem universalem », in : *Századok*, Budapest, 1980. p. 165-200.

rent son mécontentement. Le congrès de paix, qui avait ouvert ses portes à Getruydenberg au printemps de 1710, offrait de nouveau une occasion pour le dénouement paisible du conflit. Ce congrès aurait pu donner un cadre international pour les négociations austro-hongroises. Par malheur, les pourparlers furent rompus sans résultat. Entre-temps, la position de la confédération hongroise se dégrada nettement; de plus, les mauvaises récoltes de l'année 1710, la pénurie, la disette et la peste rendaient la guerre encore plus désastreuse pour la population hongroise. La reprise des négociations avec les impériaux fut inévitable. Ce fut en août 1710 qu'elles recommencèrent. Rákóczi insista obstinément sur la médiation de l'Angleterre et de la Hollande. Personnellement, il essaya même de continuer la coopération avec le tzar Pierre le Grand en Pologne. Son représentant, le comte Sándor Károlyi, malgré les instructions du prince, accéléra les négociations de paix qui aboutirent au traité de paix de Szatmár, signé le 30 avril 1711.

Contrairement à ce que l'on a tendance à croire, la diplomatie française n'abandonna pas les projets concernant les Mécontents hongrois après la mort du prince François II Rákóczi. La carte hongroise resta encore longtemps un éventuel atout dans le grand jeu de la politique orientale française, même si l'évolution des événements ne permit pas son emploi. Cette politique de subversion utilisée avec beaucoup de précaution et sur un terrain fort limité s'intégra dans la tradition que la diplomatie française avait exercée envers les forces anti-habsbourgeoises hongroises depuis la deuxième moitié du XVII^e siècle. Cette coopération franco-hongroise dont le sommet était incontestablement la collaboration entre François II Rákóczi et Louis XIV à l'époque de la guerre de Succession d'Espagne, eut une histoire ultérieure qu'on peut reconstruire à partir des sources d'histoire de la diplomatie secrète française⁹.

Si nous avons insisté sur les limites de l'intérêt de la politique extérieure française envers la Hongrie, c'était pour mieux mettre en évidence un certain déclin de l'influence française dans la région de l'Europe centrale et

9. Nous pensons ici surtout aux différentes sources des archives de l'Ambassade de France à Constantinople conservées au Centre des Archives Diplomatiques de Nantes (désormais: CADN). Voir une description détaillée de ces fonds d'archives: Denis-Combet, Marie-Thérèse: La collection Saint-Priest au Ministère des Affaires Étrangères, In: *Turcica. Revue d'études turques* Tome VII (1975), Paris-Strasbourg, p. 250-263.

orientale. En effet, ce déclin se mesurait sur différentes échelles et aboutit à l'effondrement d'un système d'alliance francophile à la fin du siècle des Lumières. Afin de comprendre les objectifs de la diplomatie française à l'égard des Hongrois émigrés soit en France, soit en Turquie, il faut prendre en considération l'existence d'une vieille méthode subversive de la France qui fonctionnait assez bien en Europe centrale et orientale au moins depuis la guerre de Trente Ans¹⁰. Déjà François I^{er} s'était allié aux Turcs et pouvait passer facilement pour l'auteur de cette alliance de revers. Mais son véritable idéologue fut incontestablement le cardinal de Richelieu qui y eut recours non seulement par pragmatisme, mais parce qu'il n'aurait pas hésité à faire alliance avec les protestants, voire avec les musulmans, en cas de conflit armé¹¹.

Néanmoins, durant notre période, on assista à l'affaiblissement des positions françaises en Europe centrale et orientale. Le cas de la Pologne fut spectaculaire. L'autre allié traditionnel, la Suède, sortit d'une guerre désastreuse et parallèlement menée avec la guerre de Succession d'Espagne. À cela s'ajoutait l'affaiblissement de plus en plus visible de l'Empire ottoman qui se retrouva menacé par les intérêts des deux autres puissances de l'Est: la Russie et l'Empire des Habsbourg. La question d'Orient allait bientôt s'ouvrir. Dans cette situation, la France avait tout intérêt à sauvegarder ses anciens alliés parmi lesquels on pouvait compter encore au début du XVIII^e siècle la principauté de Transylvanie. Les traités de paix conclus à Utrecht et à Rastatt furent faits sans la participation des *kouroutz* émigrés. Lors des négociations à Rastatt, le sort des Hongrois et de Rákóczi soutenus par la Monarchie française fut l'objet des discussions, de même que celui des Catalans révoltés du sud de la France qui bénéficiaient de l'appui de l'Autriche. N'ayant pas trouvé un compromis, les négociateurs, le maréchal de Villars et Eugène de Savoie, abandonnèrent leurs anciens alliés¹². Après la mort de Louis XIV, Rákóczi loua une petite

10. Voir à ce sujet: Hochedlinger, Michael: *Die französisch-türkischen Beziehungen 1525-1792 als Instrument antihabsburgischer Politik. Von der « osmanischen Diversion » zur Rettung des « kranken Mannes am Bosphorus »* (MA Diplomarbeit), Universität Wien, 1991.; Sorel, Albert: *La question d'Orient au XVIII^e siècle*, Paris, 1902; Cf. Mantran, Robert (sous la dir.): *Histoire de l'Empire ottoman*, Paris, 1989.

11. Voir: Wollenberg, Jörg: *Richelieu. Staatsräson und Kircheninteresse. Zur Legitimation des Politik des Kardinalpremier*, Passau, 1977.

12. Köpeczi Béla: *A bujdosó Rákóczi*, Budapest, 1991. p. 187.

maison à Grosbois, chez les Camaldules et entreprit la rédaction de ses *Confessions*. La France, endettée suite à la guerre de Succession d'Espagne, n'était pas prête à assumer de nouvelles campagnes coûteuses. En revanche, la reprise des hostilités austro-turques et la continuation de la reconquête du sud de la Hongrie offraient une nouvelle occasion au prince en Orient. Le sultan voulait se servir de Rákóczi pour faire une nouvelle révolte hongroise contre les Habsbourg. Il l'invita donc à Constantinople. Rákóczi accepta l'invitation et quitta la France en 1717.

Durant les deux dernières décennies de la vie du prince exilé, il ne cessa de formuler des projets concernant la reprise de sa guerre d'indépendance. Il envoya des mémoires aux cours de France et d'Espagne. L'attitude de la diplomatie française fut plutôt réservée devant les initiatives du vieux prince et ne lui accorda même pas l'espérance de son retour en France. De toute manière, une petite colonie se constitua autour du vieux prince à Rodosto, à proximité de la ville de Constantinople. Cette colonie devint non seulement un pôle de l'émigration hongroise en Turquie, mais aussi, comme nous le verrons, une tête de pont potentielle pour les aspirations de la diplomatie secrète de la cour de Versailles. La diplomatie française envoya régulièrement des agents hongrois au service de la France à Rodosto afin d'établir une relation directe avec les derniers Mécontents retirés en Turquie¹³.

La communauté hongroise de Rodosto fut d'autant plus adaptée à ce rôle que François II Rákóczi n'avait pas réussi à fonder une véritable dynastie politique. Ses descendants, Georges et Joseph, n'étaient pas capables de prendre le relais du chef charismatique d'une guerre d'indépendance. Les deux frères avaient été placés sous la « protection » de l'empereur lorsque leur père fut arrêté et mis en prison à Wiener Neustadt, en avril 1701. Le gouvernement de Vienne se chargea de l'éducation des deux enfants qui vivaient désormais sous les pseudonymes de « Marchese di San Carlo » pour Joseph et « Marchese della Santa Elisabetha » pour Georges¹⁴. Georges s'inscrivit à l'Université de Padoue en 1725. L'année suivante, l'ambassadeur français de Venise le fit passer en France où le gouverne-

13. Voir à ce sujet: Tóth Ferenc: Agents hongrois au service de la France dans la première moitié du XVIII^e siècle, in: Payet, Marie – Tóth Ferenc (sous la dir.): *Mille ans de contacts, Relations franco-hongroises de l'an mil à nos jours*, (Études françaises de Szombathely II), Szombathely, 2001, p. 47-59.

14. Köpeczi B.: *À bujdosó... op. cit.* p. 266.

ment voulait se servir de sa personne contre la maison d'Autriche. Georges Rákóczi fit une visite chez son père à Rodosto en 1727¹⁵. Selon le témoignage des lettres de Clément Mikes, le vieux prince était très déçu de voir son fils inculte et éloigné de son identité hongroise¹⁶. Finalement, il fut obligé de renoncer à ses projets de fonder une véritable dynastie princière capable de continuer la lutte pour l'indépendance hongroise¹⁷. Vers la fin de sa vie, il se consacra à la piété religieuse et à la rédaction de ses ouvrages. À sa mort, survenue à Rodosto le 8 avril 1735, il laissa une production littéraire considérable en langues française et latine.

Les écrits autobiographiques du prince François II Rákóczi constituent deux ouvrages : le premier est un journal des événements de la guerre d'indépendance hongroise rédigé en français et publié en 1739 à La Haye sous le titre des *Mémoires du prince Rákóczi*. L'autre ouvrage est véritable témoignage autobiographique écrit en langue latine et dont le titre évoque le célèbre chef-d'œuvre de Saint-Augustin : les *Confessions d'un pécheur* (*Confessio peccatoris*)¹⁸. Ce deuxième texte raconte deux parties importantes de la vie de l'auteur, c'est-à-dire sa jeunesse et les années de son exil jusqu'à son arrivée en Turquie. Cet ouvrage à caractère plutôt méditatif encadre en quelque sorte l'histoire glorieuse de la guerre de Hongrie racontée dans ses *Mémoires*.

Les deux parties sont profondément marquées par l'inspiration religieuse de l'auteur. Dans les deux cas, l'auteur évoque Dieu et se déclare coupable dans ses actes tant politiques que privés. Ayant été élevé par les jésuites autrichiens et tchèques, le prince disposait d'une vaste culture religieuse, et se distingua toute sa vie dans la lecture des grands penseurs chrétiens. L'inventaire de sa bibliothèque dressé par les autorités impériales après son arrestation en est une démonstration évidente. Nous y trouvons – outre les ouvrages d'histoire, d'art militaire et d'architecture – une riche collection de livres de religion. Pendant son séjour en France, le prince

15. *Ibid.* p. 270.

16. Mikes Kelemen: *Törökországi levelek és misszilis levelek* (Lettres de Turquie et lettres missives), Budapest, 1966. p. 160-161.

17. Lukinich Imre: *Az utolsó Rákócziak* (Les derniers Rákóczi) in : *Rákóczi Emlékkönyv* (Recueil d'études à la mémoire de Rákóczi), Budapest, 1936. p. 271.

18. Une édition francophone partielle réunit les deux textes : *L'autobiographie d'un prince rebelle, Confession et mémoires de François II Rákóczi*, Budapest, 1977.

exilé connaît les idées du jansénisme qui exercent une forte influence sur sa vie ultérieure. Après la mort de Louis XIV, il se retire chez les Camaldules de Grosbois et adopte des règles austères qui caractériseront son comportement jusqu'à la fin de sa vie. Il commence la rédaction de ces *Confessions* à Grosbois, à Noël 1716. Il choisit la langue latine qui lui permet de présenter une œuvre personnelle et pleine de méditations théologiques et d'arguments judiciaires. Cette langue d'ailleurs, est encore la première langue de l'écriture littéraire et scientifique en Europe, et en particulier en Europe centrale, notamment en Hongrie où le latin reste langue de l'administration et de la justice jusqu'en 1844. Notons ici que la langue française devint la langue de la diplomatie après le traité de paix d'Utrecht, donc à peu près au moment du début de la rédaction des *Confessions* de Rákóczi. La traduction française suit assez rapidement l'original et nous pouvons avec beaucoup de raison y voir le souhait de l'auteur de publier ses textes autobiographiques. Nous connaissons au moins deux tentatives de traduction française de la *Confessio peccatoris* de Rákóczi. La première version se trouve dans la Bibliothèque Nationale de France et elle ne constitue qu'une ébauche de traduction très sommaire parmi les papiers de Jean-Baptiste Bonnaud¹⁹. La deuxième traduction est attribuée à Chrisostome Jourdain, supérieur des camaldules de Grosbois qui détenaient la plupart des manuscrits du prince Rákóczi après sa mort. Elle est déjà un travail entier et bien accompli, visiblement préparé pour une édition²⁰. Les versions latine et française sont quasi identiques et s'adressent à un public européen sensible aux questions politiques et religieuses. N'oublions pas que la langue latine était à cette époque, et encore pour longtemps, la langue de l'administration et de la justice en Hongrie. Ainsi, nous supposons que cet ouvrage était destiné avant tout au public cultivé hongrois. La traduction française était destinée aux lecteurs européens francophones favorisant la cause de la guerre d'indépendance hongroise exprimée dans la nouvelle langue internationale de la diplomatie et du droit des gens. Ce plaidoyer d'inspiration religieuse avait des moyens

19. Bibliothèque Nationale de France, série Ms. Fr. 17 690 *Papiers de Jean-Baptiste Bonnaud I*

20. Médiathèque de Troyes, série Ms. 2 144 *Confession d'un pecheur qui, prosterné devant la crèche du Sauveur nouvellement né, deplore, dans l'amertume de son coeur, sa vie passée et se rappelle les graces qu'il a reçues et la conduite de la Providence sur lui. Cette confession, en forme de soliloque, a été commencée quelques jours avant la solemnité de la naissance de J. C. l'an MDCCXVI. (2 vol.)*

linguistiques bien adaptés pour mettre en relief une argumentation juridique claire et nette.

Les chercheurs hongrois et français, surtout Béla Köpeczi, ont déjà démontré le caractère janséniste de l'ouvrage qui met en valeur la personnalité de l'auteur comme penseur religieux²¹. Il en résulte également une pensée historique et politique qui met en évidence une volonté divine dans le déroulement de la vie personnelle et publique du prince, profondément liée à l'histoire de son pays. L'idée de la grâce divine occupe une place centrale dans sa conception. On le perçoit ainsi dans le début de ses *Confessions*:

« Confessions d'un pécheur qui, prosterné devant la crèche du Sauveur nouvellement né, déplore dans l'amertume de son cœur sa vie passée et se rappelle les grâces qu'il a reçues et la conduite de la Providence sur lui²². »

Dans ses *Mémoires*, le prince Rákóczi dédie son ouvrage à la Vérité Éternelle, concept très bien adapté à la pensée janséniste. Le Dieu caché des jansénistes agit non seulement sur la vie privée de l'auteur, mais il apparaît comme un juge suprême qui exerce la justice divine dans les affaires qui opposent les Hongrois rebelles contre les Impériaux:

« Que le jugement de ce que je dois rapporter soit toujours à vous, ô Vérité Éternelle! que la gloire vous soit rendue de ce que le lecteur trouvera de bon ou de louable; puisque toute bonté et toute vérité de la créature ne peut émaner que du Créateur²³. »

Le vocabulaire juridique reflète bien la recherche d'une justice divine qui s'oppose par définition à la justice humaine, puisque cette dernière n'est qu'une émanation de la première. L'argumentation appuyée sur des lois divines est probablement la seule qu'on peut utiliser contre un monarque absolu à l'époque moderne. Ainsi la fonction du texte semble éveiller les doutes de l'opinion publique européenne sur la politique autri-

21. Köpeczi Béla: *Politique et jansénisme, Lettres de François II Rákóczi, prince de Transylvanie au cardinal Filippo-Antonio de Gualterio*, Budapest, 1958.

22. *L'autobiographie... op. cit.* p. 47.

23. *Id.* p. 241.

chienne en Hongrie. Les injustices de la soldatesque impériale, les Allemands dans le texte des *Confessions*, sont énumérées sous les couleurs les plus sombres :

« Ô Père des pauvres, ces murmures parvinrent à vos oreilles et sans doute ils donnèrent lieu à ce qui les suivit. L'armée impériale exerçait une tyrannie digne des païens pour avoir de l'argent, et elle ajoutait des crimes à ses vexations. Les soldats abusaient des femmes de ceux qui ne pouvaient leur donner de l'argent, ils contraignaient les maris à les leur céder en paiement des sommes qu'ils demandaient, eux présents, ils les lapidaient, les chargeaient de coups, sous lesquels elles expiraient quelquefois²⁴. »

Comme le texte suit, nous remarquons l'opposition déjà évoquée entre la justice ordinaire et humaine et la justice divine toute-puissante et éternelle. Dans les affaires de la Hongrie, la justice humaine se montrait naturellement inefficace, et elle allait même à l'encontre des principes immuables de la vérité. En bref, ce système d'occupation militaire ruinait complètement les lois de la Hongrie et ses anciennes institutions autonomes juridiques :

« Dans l'examen des procès, qui n'était qu'un jeu, le témoignage d'un seul Allemand était préféré à celui de plusieurs Hongrois qui par ce moyen avaient presque toujours tort et étaient souvent condamnés, quoique innocents. [...] Un tel gouvernement anéantissait le régime légal de la Hongrie. Car les assemblées des provinces, que nous appelons les comitats, les comtes et les vicomtes, ni les autres dignitaires subalternes ne pouvaient plus faire leur devoir. Ceux qui avaient le zèle de le remplir, étaient accusés de rébellion ou étaient traités comme tels [...]. Le recours à l'autorité de la Cour était ordinairement inutile, ou ce qu'il en coûtait pour solliciter augmentait les dépenses dont on accablait le peuple déjà ruiné par les Allemands²⁵. »

Rákóczi continue ses doléances par le jugement sévère de l'activité corrompue des commissaires impériaux. Le grief le plus délicat des Hongrois de cette époque concernait l'activité de la Commission des nouvelles

24. *Ibid.* p. 146.

25. *Ibid.* p. 146.

acquisitions (*Commissio neo-acquistica*) qui redistribuait en quelque sorte les propriétés des anciennes terres hongroises reconquises sur les Turcs :

« La paix de Carlowitz conclue avec les Turcs, n'apporta aucun remède à tant de maux ; au contraire tout alla de mal en pis et la nation toucha à sa ruine totale par l'institution d'une commission de nouvelles acquisitions qu'on n'avait pas honte d'appeler le Tribunal du droit du turc. L'Empereur Léopold, sans égard pour les conditions auxquelles on lui avait juré l'observation et en vertu desquelles il ne devait pas s'approprier les prises limitrophes du royaume qu'il prendrait sur les Turcs, mais les restituer à leurs anciens maîtres et appliquer à la couronne tout ce qu'il en lèverait aux Infidèles par les services, l'argent et le sang des Hongrois, Léopold, dis-je, par le moyen de ce tribunal prétendit attribuer tout cela à son fisc²⁶. »

Dans cette situation pratique illégale, la nécessité d'un homme providentiel s'impose et l'argumentation de l'auteur porte maintenant sur sa propre personne :

« Ô Roi des Rois, ô Juste Dieu ! Voilà les procédés et d'autres encore de même espèce, que j'ai déjà exposés autrefois aux yeux de l'univers chrétien dans un manifeste public, qui me remplissaient de la douleur la plus amère et qui excitèrent mon zèle pour la défense des droits et ces lois. Je me crus obligé d'occuper mon esprit des moyens de les conserver et d'exposer ma vie pour le faire. J'étais l'héritier des princes libres de Transylvanie ; d'ailleurs les Hongrois ne sont pas sujets de leurs rois, mais des lois. Cette maxime était indubitable, surtout sous le règne de Léopold. Car la Bulle d'or d'André II, roi de Hongrie, permettait aux Hongrois de résister aux rois qui violaient les droits et les privilèges du royaume²⁷. »

Le prince Rákóczi agit non comme un acteur politique, mais comme un agent inconscient de la volonté divine, comme il le reconnaît lui-même dans ses *Confessions* :

« Je songeai donc à délivrer ma patrie, touché de mes propres maux et des misères du peuple dont le tableau que j'en ai fait ci-devant n'est qu'un raccourci. Car elles étaient sans nombre et sans mesure. Outre ces motifs, je me crus obligé par mon

26. *Ibid.* p. 148.

27. *Ibid.* p. 149.

serment à la manutention des lois de ma patrie et à soulager les pauvres, les pupilles et les orphelins du joug insupportable qu'on leur imposait contre le droit et l'équité. Aussi la conscience ne me fait-elle encore à présent aucun reproche sur mes intentions²⁸. »

Il se reproche ses faiblesses et ses péchés personnels qui le rendent mauvais, mais il se considère comme un agent de la grâce divine dans le rétablissement des lois justes de son royaume. Sa prédestination à ce rôle est évidente, mais la volonté divine agit indépendamment de sa propre volonté. La dernière phrase de ses *Mémoires* est bien pertinente de ce point de vue :

« ...j'ai reconnu la grande vérité que tous les hommes ont en la bouche, mais il s'en trouve peu qui la croient fermement, savoir que *l'homme propose et Dieu dispose*. À qui soit louange et gloire en tous les siècles²⁹ ! »

En conclusion, les écrits autobiographiques de François II Rákóczi nous apparaissent comme un ensemble de textes juridiques, une sorte de plaidoyer pour la cause du prince exilé. Le caractère religieux, surtout dans les *Confessions*, sert à mettre en valeur la nécessité d'une justice divine capable de réparer les injustices personnelles et nationales exposées dans le texte. Le jansénisme français fournit un arsenal de concepts théologiques et d'arguments philosophiques pour décrire une justice divine tragique et irrésistible. Cette justice divine est celle du Dieu caché et non pas celle des hommes visibles. Une des fonctions principales des *Mémoires* est sans doute de déculpabiliser leur auteur et de condamner le comportement des Impériaux qui ruinent les lois hongroises. Il s'agit donc d'une légitimation des actes du passé et des ambitions du présent. L'autodéfense s'adresse à une large opinion publique européenne et hongroise. L'importance de la langue française oblige son auteur à envisager pour le texte entier une traduction française, avec l'intention d'atteindre ainsi les principaux intellectuels intéressés par les affaires européennes et les spécialistes du droit des gens, et dans le but de présenter les origines et le déroulement de la guerre d'indépendance hongroise, mais dans son interprétation hongroise.

28. *Ibid.* p. 154.

29. *Ibid.* p. 503.

LA JUSTICE DU ROI ET SES REPRÉSENTANTS DANS
LES MÉMOIRES DE ROBERT CHALLE¹

Jacques Cormier

Tout comme La Bruyère, Lesage ou Marivaux, Robert Challe a fait des études de droit, même si – à notre connaissance – il n'a jamais plaidé². Une allusion dans le *Journal de voyage* permet de croire qu'il fut un temps clerc chez un avocat au Conseil, Monicauld, ou chez un notaire. Dans un acte passé le 7 décembre 1678 et retrouvé par Jean Mesnard³, il se dit « avocat en Parlement⁴ ». De plus, en septembre 1702, lorsqu'il dépose le manuscrit de sa *Continuation de Don Quichotte* aux services de la Librairie en vue d'obtenir une approbation, préalable à l'obtention d'un privilège, Challe est désigné comme avocat⁵. En outre, Jacques Popin a remarqué que l'auteur du *Pluton maltôtier* (1708) accuse un avocat, Challe – sans doute notre auteur – de passer plus de temps à lire des livres interdits que des livres de droit⁶. Enfin, dans sa correspondance avec les journalistes du *Journal Littéraire de La Haye*, il signale plusieurs fois qu'il est du Parlement de Paris⁷. Robert Challe, témoin privilégié de la façon dont la justice est perçue à la fin du règne de Louis XIV, rédige ses *Mémoires* juste après la mort du Roi et les laisse inachevés à la fin de l'année 1716 ou dans les premiers mois de 1717.

1. Robert Challe, *Mémoires, Correspondance complète, Rapports sur l'Acadie et autres pièces*, Frédéric Deloffre éd., avec la collaboration de Jacques Popin, Genève, Droz, 1996. L'édition procurée par A. Augustin-Thierry, Paris, Plon, 1931 est par trop incomplète.

2. Frédéric Deloffre, « Robert Challe et la justice », dans *Séminaire Robert Challe, « Les Illustres Françaises »*, Michèle Weil, éd., Montpellier III, Université Paul Valéry, novembre 1995, p. 51-64.

3. Jean Mesnard, « L'identité de Robert Challe », *R.H.L.F.*, 1979, p. 929.

4. Jusqu'ici aucune pièce officielle ne confirme ses affirmations.

5. Robert Challe, *Continuation de Don Quichotte*, J. Cormier et Michèle Weil, éd. Droz, Genève, 1996, p. 25-26.

6. Jacques Popin, « Challe aux Enfers », *R.H.L.F.*, 1979, p. 1013.

7. *Mémoires, Correspondance complète...*, éd. cit., p. 462, 475, 521.